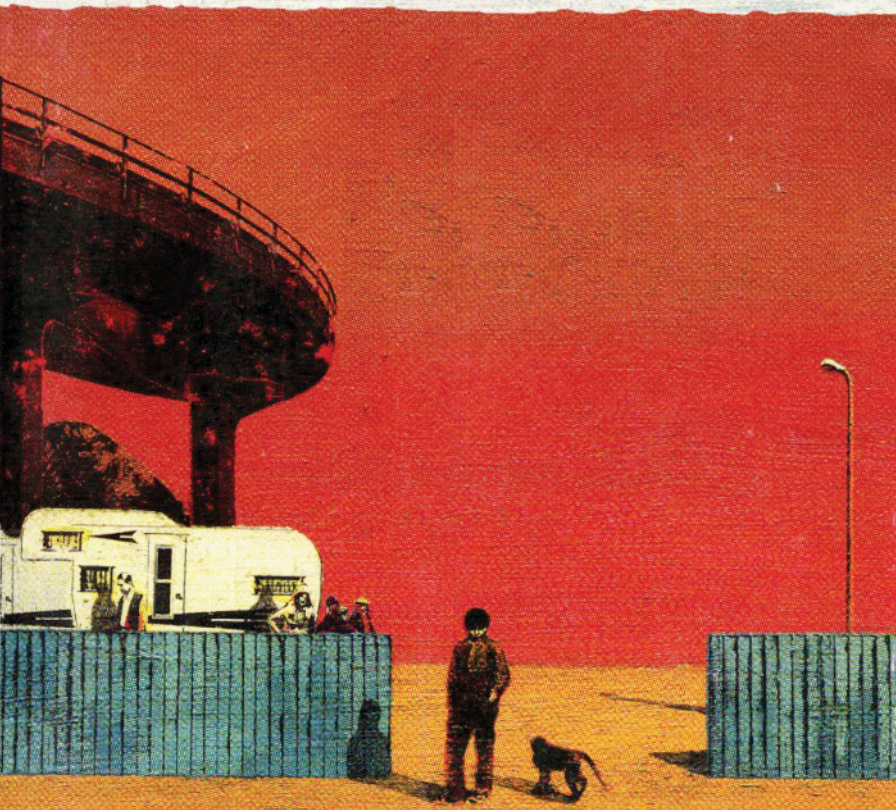
Claudie Gallay

Mon amour ma vie



Éditions du Rouergue

Pa' croit au monde meilleur, il dit que la chance va revenir. Le terrain vague, au bord du périph', il l'a appelé Al'Bamo, le Paradis. En vrai, ça s'appelle rond-point de la Pologne. La bâche du cirque est trouée, il ne reste plus que deux tigres et une guenon. Il doit y avoir des endroits plus beaux que ceux-là, mais Dan, l'enfant du clan des Pazzati, n'en connaît pas. Il sait toutes les mauvaises choses qui guettent quand on est Rom, mais aussi les belles que la vie invente, le feu, les saucisses grillées, le regard de Mam' les rares fois où elle le serre contre lui. Mam', la reine des Pazzati, qui dit toujours que la pitié, ça tue les hommes.



DU MÊME AUTEUR

L'Office des vivants, Le Rouergue, 2001 ; Babel, 2009.
Mon amour ma vie, Le Rouergue, 2002 ; "Babel J", 2008.
Seule Venise, Le Rouergue, 2004 ; Babel, 2006.
Les Années cerises, Le Rouergue, 2004.
Dans l'or du temps, Le Rouergue, 2006 ; Babel, 2008.
Les Déferlantes, Le Rouergue, 2008.

© Editions du Rouergue, 2002

ISBN 978-2-8126-1759-1

CLAUDIE GALLAY

MON AMOUR MA VIE

roman

ROUERGUE

Maintenant, il reste à trouver un chat. Une bête suffisamment confiante pour se laisser approcher par les mains de Pa'.

Il faut des jours. À guetter autour des trous d'égouts. Dans les fossés à rats. Sous la bretelle du périph'.

Des jours à attendre.

Et puis un matin, il est là.

C'est un chat de zone, un mâle à poils roux, maigre.

Un bouffeur de lézards.

Quand il le voit, Pa' retourne à la caravane, il verse du lait dans un bol et il remonte le chemin jusqu'au fossé. Il pose le bol dans l'herbe et il s'assoit sur une pierre. À l'écart.

Le chat, c'est un méfiant. Il ne s'approche pas tout de suite. Il regarde la coupe, le lait, les voitures qui passent sur le périph'.

Il regarde Pa'.

Et puis il s'avance. Il n'a pas l'habitude du lait.

Il tourne autour du bol en fixant Pa' par en dessous.

Bientôt, il a les yeux dans le lait. Maintenant, dans son cœur, le lait, ça pèse plus lourd que la peur.

Pa' le laisse vider la moitié du bol et il se rapproche.

Il s'assoit à côté du bol, la main écartée sur la terre. Une main immobile, avec des doigts larges, carrés.

Les mains de Pa', même quand elles ne bougent pas, elles font penser à des mains de tueur.

Le chat regarde la main.

Il regarde Pa'.

Et puis il revient laper le lait.

Autour, l'air est chaud. La cognée du soleil fait vibrer la terre, le lait à la surface du bol. Elle fait des ombres nettes sous le chat.

Le chat lape, les yeux à demi fermés.

Pa' regarde le chat. Il regarde sa main. L'espace qu'il y a entre. Il ne bouge pas. Il laisse la confiance grandir dans le chat.

Il évalue le geste, la distance.

Quand la confiance est grande, il avale, un grand coup d'air. Il bondit. Il empoigne le chat. Du dos. Du cou. Il l'écrase des deux mains et il ne le lâche plus.

Les mains de Pa', c'est comme un coup de pelle. Le chat pousse un miaulement terrible. Il raye l'air autour de lui.

Avec ses griffes, il cherche à attraper la peau de Pa'. Ses yeux. Il n'attrape rien.

Sur le sol, le bol se renverse. Le lait coule. Il disparaît dans la terre.

Pa' revient au camp en tenant le chat à bout de bras.

– Dépêche-toi ! il gueule en direction des caravanes.

Sam sort du chapiteau. Avec lui, l'oncle Jo. Mam', Chicot. On est tous là.

– Putain, un roux !

Le chat a encore du lait sur les moustaches. Quand il passe à côté de moi, je croise ses yeux. Je vois les gouttes.

Je suis triste à pleurer.

– Un putain de roux !

C'est ce qu'il répète, Sam, en tirant la bassine d'entre les roues du fourgon. Le sac à ciment. Il fait couler de l'eau et il commence son mélange. À la truelle.

– Fais-moi passer le sable, il me dit.

Il brasse le sable dans le ciment. Il fait couler l'eau. Il brasse encore jusqu'à ce que la pâte soit lisse.

Pendant tout le temps qu'il fait ça, Pa' tient le chat écrasé sur la terre. Quand le ciment glisse sous la truelle, Sam nous regarde.

– C'est prêt, il dit.

Moi, je regarde la bassine. Le chat.

Pa' récite un texte, c'est du rom, je ne comprends pas. L'oncle Jo récite aussi. Entre chaque prière, Chicot pose une pincée de poudre sur la tête du chat. Chicot, c'est le grand-oncle, le plus vieux des Pazzati. Il est le seul à pouvoir toucher la poudre. Mam' le regarde faire. Ça dure un moment.

Je fixe le chat. Je ne peux pas m'empêcher. Sa bonne grosse tête et ses yeux.

Ses yeux de vivant.

Il a peur.

Ça sert à quoi la peur, je me dis en le regardant.

Quand la prière est finie, Pa' fait un signe et on s'éloigne tous de la bassine.

Pa' soulève le chat, devant et puis plus haut, au-dessus de sa tête. Il le tient à deux mains, avec le soleil derrière. Le ciel bleu, brillant. C'est comme s'il voulait donner le chat aux dieux.

Le chat, il n'est pas pour les dieux, il est pour la terre, pour la protection du camp. Pour qu'on puisse sortir sans mourir. C'est écrit. Depuis qu'il y a des Pazzati. Dans la tête et dans les mots.

C'est écrit dans notre sang.

Pa' s'approche de la bassine. Le chat, il a trop peur. Peur pour tout. Pour miauler. Pour bouger.

On ne s'échappe pas des mains de Pa'. Le chat le sait. Il attend. Les pattes écartées. Le ventre blanc.

D'un coup, Pa' se baisse et il le plonge vivant dans le ciment.

Le chat, ça doit être terrible pour lui, à cause du bruit qu'on entend, des pattes qui griffent dans la bassine.

Pa' ne le lâche pas. Il l'enfonce.

Il récite du rom. Des paroles sacrées qui lui viennent de ses ancêtres. Du temps d'avant.

Pendant tout le temps que le chat meurt, Pa' récite.

Bientôt, le chat est englouti.

On voit juste le dessus des poils, la forme couchée.

Les mains de Pa'.

Pa' nous regarde tous, les uns après les autres. Après, il sort le chat de la bassine et il le pose sur une pierre, au soleil.

Il se lave les mains.

Il lave la bassine. Le reste de ciment.

Le chat commence à sécher. Le ciment fait de la croûte épaisse qui devient grise et puis blanche.

La croûte durcit. Le chat aussi.

La vie du chat.

Sous le ciment.

Enfermée.

Et puis la bouche ouverte parce que le ciment a durci son dedans. Qu'il la laisse écartée.

Maintenant que le chat est sec, on est tous protégés. C'est une tradition.

Prendre un chat et enfermer sa vie dans du ciment.

– Ça protège de tout, même de la peste, c'est ce qu'il dit, Pa'.

Le jour où on quittera le camp, on cassera le chat. On lui rendra sa liberté. En attendant, Pa' le range dans un endroit spécial, derrière une grille clouée contre la tôle de la caravane.

Avec le soleil sur le ciment, le chat devient comme de la pierre.

Quand je passe à côté de la grille, je n'ose pas le regarder. Ce n'est plus le chat vivant. C'est autre chose.

Quelque chose qui a une force sur les vivants. Mam' lui met des fleurs. Des rubans de couleur. Elle accroche des papiers aux barreaux.

– Tu t'habitueras ! elle dit.

Je ne m'habitue pas. Je m'assois sur la pierre devant le chapiteau et je regarde les nuages. Les premières gouttes me tombent dans les yeux, on dirait que je pleure.

Après, je regarde Mam' et je pense à toutes les belles choses que la vie invente, le feu, les saucisses grillées, le regard de Mam'.

– Mam' ?

– Mmm…

– Tu crois vraiment qu'on va rester là ?

Mam' tire sur sa cigarette.

– Discute pas.

– Je discute pas mais j'aimais mieux avant.

Mam' souffle la fumée loin d'elle.

– On aime tous mieux avant. Quand tu connaîtras ici, tu aimeras.

Toutes les villes se ressemblent. Avant d'arriver ici, on en a traversé mille sans jamais s'arrêter.

Ce terrain vague, on ne l'a pas choisi. On est arrivés un jour de grande pluie, les routes étaient inondées, on ne pouvait pas aller plus loin. On s'est arrêtés sur le premier terrain qu'on a trouvé. Un coin d'herbe rase en sortie d'autoroute, avec le périph' tout autour, la voie ferrée.

On a planté le chapiteau derrière le pylône, sous l'aire de retournement, avec les camions, les caravanes et la cage des tigres. D'une certaine façon, c'est facile de venir jusqu'à nous.

L'endroit, on l'a baptisé Al' Bamo. C'est Pa' qui a décidé ça parce qu'en iroquois, Al' Bamo ça veut dire paradis.

En vrai, ça s'appelle le rond-point de la Pologne.

Quand on est arrivés, je dormais. Je n'ai pas vu la mer. Quand je grimpe à la cime du camion, je ne sais même pas dans quelle direction regarder.

– Mam' ?

– Quoi encore…

– Ça fait combien de temps qu'on est là ?

– Deux semaines, un peu plus.

– Et c'est loin la mer ? je demande.

Mam' écrase sa cigarette. Tous les jours je lui demande, à force elle ne répond plus.

Le lendemain il y a des saucisses à l'ail. Personne ne sait où l'oncle Sam les a trouvées.

L'oncle Sam, c'est son talent, son génie, trouver de la nourriture dans des endroits où il n'y en a pas.

C'est un roi pour ça.

L'oncle Sam, il fait dans la combine honnête, mais Pa', c'est un voleur.

C'est Mam' qui le dit.

Elle dit aussi que je tiens de Pa'.

Pa' a un revolver. Un Beretta qu'il garde plié dans un torchon sous son matelas.

Mam' ne veut pas que je dorme dans la caravane avec eux. Je crois que c'est à cause du Beretta.

Je dors dans le fourgon avec ma guenon. Ma guenon s'appelle Tamya.

Tamya, ça veut dire Née le même jour.

La guenon et moi, on ne s'est jamais quittés. On s'est donné nos maladies. On en a toujours guéri. Sauf une

fois, une sorte de mort lente, il a fallu les poudres de Mam' pour nous sauver.

Pour les saucisses, l'oncle Sam fait le feu avec des restes de cageots. La terre est mouillée, la fumée sort épaisse, elle pique la gorge.

Quand le feu est prêt, il couche les saucisses sur la grille. La viande coule en graisse dans les flammes. Je me cale entre les jambes de Chicot et je regarde brûler.

J'écoute l'oncle Jo, son saxo. Il n'y a rien de plus beau que la musique quand elle sort de l'oncle Jo.

L'oncle Jo dit qu'avec le saxo, il sent le feu de la terre lui remonter dans le ventre. La terre d'ici, c'est plutôt du sable, un mélange de poussière et de clous rouillés.

Moi, même les pieds nus, je ne sens rien.

Quand les saucisses sont cuites, Sam coupe le pain en sandwich. Il distribue. Deux saucisses chacun. Avec de la moutarde. Je mords dedans, le goût me rentre dans la bouche.

J'ai du jus sur les doigts, entre les dents. Je m'en mets partout. Je mange et je regarde par-dessus le visage de l'oncle Jo. Ses doigts sur les touches. La lumière du feu sur le saxo.

Parfois, la musique est tellement belle, j'arrête de mâcher.

Autour du camp, il y a la ville. Le ciel noir, épais. Plus loin, il y a la mer.

– Il va pleuvoir, dit Pa' en montrant les nuages.

J'ai juste le temps d'attraper ma guenon et la pluie se met à tomber, des gouttes larges, épaisses. On court tous se mettre à l'abri dans la caravane de Chicot.

À cause de la radio.

On se serre autour de la table et Chicot pousse le son. C'est toujours lui qui décide de la station.

Dehors, le vent souffle en rafales. Le sable cingle contre la tôle. Même en mettant les mains, on ne voit rien.

Les deux oncles sortent pour vérifier la bâche du chapiteau. Ils enfoncent les piquets au plus profond, ils font ça l'un après l'autre, sous la pluie, en cognant dessus avec la masse.

Quand ils reviennent, ils ont le dos trempé. Ils tapent leurs chaussures contre les marches. Ils disent qu'il y a des fuites dans la bâche et que l'eau coule sur la piste. Que les gradins sont trempés.

Au plus gros des éclairs, j'attrape la guenon et je me glisse avec elle sous la table. Je la serre.

Après, la radio s'éteint. La lumière. Il reste les respirations autour de la table.

– Chienne de vie !

Parce que ça craque dehors. La caravane commence à balancer méchamment. Il fait chaud. Le pull des oncles sèche en vapeur. À cause de la pluie, on ne peut rien ouvrir.

Mam' allume les bougies.

Ça dure une heure, peut-être deux. La guenon, je la téterais si je pouvais. Je lui lèche la langue. Sur le bout, c'est râpeux mais le dessus, c'est doux. Ça sent le sel mouillé. Je crache les poils. Je recommence. Langue contre langue. C'est comme ça chaque fois que j'ai peur. Quand j'ouvre les yeux, je tombe dans les siens. Je m'enfonce.

L'oncle Sam se colle à la fenêtre, il s'appuie des deux mains pour voir dans l'orage.

– Alors ?

– Je vois rien…

Un moment, ça devient tellement violent qu'on croit tous que c'est la mort.

La mort ne vient pas.

Simplement, au-dehors, on ne sait plus si c'est le jour ou la nuit.

On entend un claquement sec. Avec les éclairs, c'est comme un morceau de jour au milieu de la nuit. Dans la lumière, on voit le pylône, arraché, soulevé, un instant immobile et puis renversé de tout son poids sur la terre.

Quand il touche le sol, la caravane tremble. Je tremble aussi. Je m'attrape les couilles et je commence à claquer des dents.

Dehors, c'est la tempête, le vent qui balaye tout à l'arraché. L'eau coule sur le sol, elle rejoint les fossés, le derrière des caravanes. Chicot ouvre la porte, il retient le battant à deux mains.

– Nom de Dieu ! parce qu'il voit la tonne de ferraille en travers du chemin.

Les autres mettent leurs bottes et ils sortent.

Quand ils reviennent, ils ne savent plus quoi penser. Sam écarte les bras.

– On passe en voiture mais pas avec les camions.

– Et les caravanes ? demande Mam'.

– Non plus.

– On va faire quoi ?

– Il n'y a rien à faire… Attendre qu'ils nous dégagent.

Mam' montre le pylône.

– On ne peut pas le tirer avec le camion ?

– Tu sais combien ça pèse un truc comme ça ? Même avec les camions en remorque, on le bougerait pas d'un mètre.

– J'aime pas l'idée d'être fermé, dit Pa' en râlant.

– C'est pas la peine de s'énerver, dit l'oncle Sam. De toute façon, on n'avait pas prévu de partir de là avant l'été.

Pa' fait les cent pas devant la caravane.

– J'aime pas l'idée, c'est tout !

– On va vraiment rester là ? je demande en levant le rideau.

Chicot fait une grimace et il crache son tabac par la porte.

– Tu veux qu'on aille où ?

Je regarde du côté de la ville, du pylône. Ma carte de France, je ne la connais pas, mais j'imagine qu'il doit y avoir des endroits plus beaux que celui-là.

Si encore on s'était mis côté mer.

L'après-midi, avec Pa', on fait des pancartes. Des morceaux de carton sur lesquels on écrit le nom des Pazzati. Pa' est le seul à bien savoir écrire. Il sait aussi parler iroquois et dompter les éléphants.

Il sait les tuer aussi. L'an dernier, il a abattu le sien. À cause de la drôle de façon qu'il avait de baisser le front en fixant les gradins. Un matin, il a emmené l'éléphant. Il a fait ça tout seul, derrière, sur le plat du terrain. C'était un autre camp.

J'ai entendu quand il a tiré.

Cette nuit-là, l'oncle Jo a joué du saxo toute la nuit.

Après, on a dû quitter la ville à cause du cadavre qui séchait. Pa' a remplacé l'éléphant par une chèvre.

– C'est moins encombrant ! il a dit en plantant le piquet.

Sur la piste, c'était quand même plus petit mais personne n'a discuté.

Pa' lui a mis des décorations, des plumes qu'il avait trouvées au fond d'un carton. Elles étaient sales, usées.

Un jour, la chèvre a bouffé la corde et elle est partie.

Les pancartes, on les accroche aux panneaux le long du périph'. Les camions passent vite, ils ne lisent pas.

Les cartons tiennent deux jours, après on nous les vole. Il aurait fallu rester à côté, les défendre au couteau, c'est ce qu'il dit, Pa', en regardant la ville.

Pa' ne se laisse pas démoraliser. Il fabrique une autre pancarte et il me l'accroche sur le dos. Je suis léger. Les camions me soulèvent de terre. Au début, ça me fait rire, après ça me fait peur. Les premiers jours, je m'acharne tant que je peux. Les camions klaxonnent. Ils ne ralentissent pas.

Je sens le vent des roues.

À la fin, j'en ai marre du bruit, de la poussière et du danger. J'enlève la pancarte, je la pose dans l'herbe et je me couche dessus.

L'oncle Jo dit que la mer est de l'autre côté, pas très loin. Il dit aussi que toutes les mers se ressemblent mais que celle-ci, on peut la regarder des heures sans jamais s'ennuyer.

L'oncle Jo, c'est un poète. Quand il me parle, je rêve.

J'ai les roues à hauteur de nez et la terre qui tremble par en dessous, la chaleur du goudron.

Je rêve quand même.

Je ferme les yeux, je respire l'essence à pleins poumons et j'imagine ce qu'on trouve quand on avance droit devant sans jamais s'arrêter.